



**BERNARD
CAZEUX**

**Toulouse mortelles
bénédiction**

éditions
Les Presses Littéraires

TOULOUSE
MORTELLES BÉNÉDICTIONS

Retrouvez tous nos titres de la collection
Crimes et châtiments sur
www.lespresseslitteraires.com

Photo de couverture :
© Gabriel-m – iStock

ISBN : 979-10-310-1315-2
© Bernard Cazeaux - Les Presses Littéraires, 2023

BERNARD CAZEAUX

TOULOUSE
MORTELLER
BÉNÉDICTIONS

Les ^{éditions} Presses Littéraires

*Avec tous mes remerciements à Véronique
Delamarche, pour sa lecture attentive, ses
corrections et suggestions.*

Amicalement.

1

Il se sentit apaisé pour la première fois depuis une éternité. Éternité qu'il venait de compromettre aux yeux des mortels, mais il n'en avait cure car il savait qu'il n'était qu'un instrument entre les mains divines. Cette dernière pensée le fit sourire. Un sourire vrai. Pas un sourire compassionnel composé pour la circonstance qui vous crée le personnage que les autres entendent retrouver face à eux ; image réconfortante qui colle parfaitement au rôle à jouer dans une société bien codifiée pour ne pas perturber l'équilibre fragile des relations humaines. Équilibre qu'il n'avait pourtant pas su sauvegarder au sein de sa propre vie. Mais était-il réellement responsable de cet immense gâchis ? Tout ce en quoi il croyait, tout ce pour quoi il vivait jusque-là avait volé en éclats. Sa vie avait été bouleversée.

Pourquoi avait-elle voulu partir ? Comme ça ! En riant !... Si seulement elle n'avait pas ri ! Rire est le propre de l'Homme, mais ce rire-là appartenait au Diable. Il n'en doutait pas, certain d'avoir senti le soufre quand elle lui avait exhalé « ses vérités » au visage. « Vraiment, avait alors susurré la petite voix dans sa tête, le soufre ? ». Il l'avait fait taire immédiatement avant qu'elle aussi ne

se mît à rire. Le doute qui avait failli s'insinuer dans son esprit constituait bien une preuve supplémentaire de l'œuvre du Malin. Extirper toutes ces scories de l'esprit s'était imposé comme un travail nécessaire à la rédemption. Il aurait pu se laisser abattre, faire une dépression, se mettre à boire, se droguer, voire se suicider. Pourquoi ne pas tout abandonner comme tant de personnes auxquelles il manque la force ultime, le souffle de la foi que l'on porte en soi sous la forme d'une certitude inébranlable ? Lui avait su résister aux instruments délétères du Diable. Il avait plongé au plus profond de son être, au plus profond de son âme pour en extraire cette certitude, cette foi en la vérité révélée. Il avait affronté avec courage le Malin qui espérait l'engloutir dans les abîmes brûlants de l'Enfer. À l'instar de Jésus dans le désert, il avait trouvé les ressources nécessaires pour repousser la Bête. Tout lui était alors apparu clairement. Il avait rendu grâce à cette épreuve. S'il avait dû se confronter au Mal, c'était pour mieux l'appréhender, mieux le reconnaître afin d'être apte à le combattre. Sauvé de la damnation, investi d'une mission alors qu'il se croyait abandonné, il se sentait transfiguré, invulnérable ; jamais il n'aurait dû douter. Placé dans le berceau protecteur des mains de Dieu, il vouerait sa vie à la lutte contre le Mal. Où il s'insinuerait pour détruire l'œuvre de Dieu, il l'extirperait. Il écarterait les brebis contaminées pour sauver le troupeau. Il élaguerait les branches pourries de l'arbre de vie. Par la purification du temple pour la plus grande gloire de Dieu, il gagnerait sa propre purification. Un soldat du Christ venait de naître, baptisé dans le sang du péché. Comme l'ange Gabriel, lui

aussi serait à sa manière un « héros de Dieu ». Oui ! Un bien beau nom pour une œuvre salutaire, « héros de Dieu » ! Il avait tout d'abord songé à Azraël, nom de l'ange de la mort, mais face à l'inculture crasse de ce début de XXI^e siècle, il avait craint d'être confondu avec le chat des Schtroumpfs.

Certes son œuvre serait limitée à ses modestes moyens, mais elle n'en serait pas moins utile et salvatrice. Il mettrait ses pas dans ceux des Pères de l'Église, eux qui ont œuvré et souvent souffert jusqu'au martyre pour porter la parole de Dieu et affirmer Sa Gloire à la face du monde. Un monde pourri par les fausses croyances et le paganisme, soumis aux incessantes tentations du Diable. Un monde qui a oublié les préceptes de Tertullien qui a si bien dénoncé le rôle tentateur et corrupteur de la femme, « porte d'entrée du Diable », qui précipita Adam dans l'abîme en prêtant une oreille attentive au démon.

Lui aussi, le nouveau « héros de Dieu », avait été soumis à cette tentation pour le détourner du Seigneur. Mais il avait résisté. Instruit depuis l'enfance des dangers qui guettent les hommes, il avait su déceler la présence du démon dans ses rires grotesques, ses railleries méprisantes, ses propos infamants et vulgaires proférés dans des effluves soufrés. Il avait su trancher la tête du serpent complice de l'Ève éternelle qui se tapit au fond de chaque femme éloignée de Dieu. Par cet acte il avait retrouvé le chemin de la Vie et tourné le dos aux abîmes infernaux. Heureusement que toutes ne cédaient pas au chant des démons lubriques. Il en connaissait d'admirables, tournées vers le Bien et respectueuses des ensei-

gnements du Seigneur. Des femmes à l'image de sa mère qui l'avait aimé et instruit dans la foi, le respect et la crainte de Dieu, bien qu'elle-même eût souffert jusque dans sa chair des avanies d'un homme lubrique et pervers, véritable suppôt de Satan ; son père qu'il n'avait que peu connu mais qui lui faisait horreur. S'il n'avait pas su récompenser sa mère en devenant ce qu'elle avait tant souhaité, il se rachèterait. Ces femmes, ces mères, ces filles de Dieu, il les respecterait et les protégerait.

2

À bientôt cinquante ans, Benoit Gombaudo était un homme heureux, ou presque, car sa vie avait été bouleversée trois ans plus tôt. Après ses études d'architecture à Toulouse, il s'était marié à une jeune fille issue d'une vieille famille de la bonne société toulousaine, les de Gastrégnac. Il était père de deux enfants pour lesquels son épouse et lui avaient décidé de donner comme patronyme leurs deux noms afin que l'illustre particule ne se perdît point. Ceci avait eu pour résultat d'affubler les deux rejetons d'un nom aristocratique du plus bel effet, digne de l'Ancien Régime : Pierre-Marie et Anne-Thérèse Gombaudo-de Gastrégnac. Malicieux et fiers à la fois, les enfants « oubliaient » systématiquement le trait d'union qui venait gâter quelque peu l'image de ce nom pour lui rendre son lustre de noblesse. Au décès de son beau-père, tout le monde avait trouvé naturel qu'il prît la direction du cabinet d'architecture que celui-ci possédait. Pendant près de vingt ans, il avait secondé le père de son épouse. À l'instar de ce dernier, il espérait que son fils ou sa fille se tournerait vers cette profession de bâtisseur afin que la dynastie se perpétuât.

La famille habitait un appartement de standing proche de la cathédrale Saint-Étienne. Cathédrale dans laquelle la famille au grand complet se rendait chaque dimanche pour assister à l'office religieux. Ces fervents catholiques n'allaient pas jusqu'à respecter le Carême à la lettre, mais leur vie était imprégnée d'une forte tradition religieuse rythmée par la célébration de toutes les fêtes importantes du calendrier chrétien. Après l'école et le collège dans un grand établissement privé d'obédience catholique, les enfants avaient poursuivi leurs études dans le lycée du même établissement, tous deux en série scientifique.

Catherine de Gastrégnac-Gombaudo, épouse de Benoît, qui avait tenu à conserver son illustre nom de jeune fille accolé à celui de son mari, participait activement à la vie de la cathédrale. Elle assurait la catéchèse des enfants, accompagnait leurs sorties, assistait à toutes les réunions du culte et participait activement aux différentes collectes et actions au bénéfice des pauvres. Forte de sa formation supérieure en droit et en finance, elle œuvrait également à titre de conseil à la gestion de la paroisse ; son mari donnait bénévolement de son temps pour conseiller, évaluer, proposer et suivre les différents travaux pour le compte de l'évêché. Son implication et son dévouement forçaient l'admiration de tous. « Une sainte », disaient les bigotes tout émoustillées de côtoyer une si grande dame qui faisait tant de bien autour d'elle. Qui plus est avec une humilité non feinte, naturelle, tout en s'occupant à merveille de sa si belle famille.

« Des gens biens ! » selon l'opinion paroissiale. Comme les parents de Gastrégnac avant eux, pour lesquels toute

ostentation était sœur de la vulgarité, et qui avaient manifesté tout au long de leur vie cette discrétion de bon aloi propre aux grandes et anciennes familles nobles. Et encore, les fidèles de la communauté ignoraient dans quelle proportion les membres de cette famille soutenaient le denier du culte et les bonnes œuvres. Seuls les prêtres étaient au courant de leurs offrandes et leur en étaient infiniment reconnaissants. Ils rendaient autant que faire se peut les bienfaits attribués par Dieu à leur famille. Dans ses bienfaits, Dieu les avait fait hériter, en plus du cabinet d'architecte et de plusieurs biens immobiliers judicieusement situés dans le centre de Toulouse, d'un domaine viticole du Frontonnais proche de la ville rose. S'ils n'assuraient pas la gestion technique du domaine, confiée à un œnologue et à un chef d'exploitation, Catherine de Gastrégnac se chargeait de la gestion financière avec toute la rigueur nécessaire. Trônant au milieu du domaine sur une petite butte surplombant les communs et les chais, une magnifique bâtisse du XVIII^e siècle, ombragée par des pins parasols séculaires, servait de maison de campagne dans laquelle la famille élargie se réunissait régulièrement. Au gré des mariages, les trois sœurs de Catherine – ses parents n'avaient eu que des filles – étaient éparpillées en France et en Europe ; une à Paris, une à Londres et l'autre, épouse d'un diplomate, quittait même parfois le continent européen pour des lieux plus exotiques.

Tout allait donc pour le mieux dans le meilleur des mondes. Mais le Diable aime les défis. S'en prendre à une âme faible ou éloignée de Dieu, déjà rongée jusqu'à l'os par les pensées et les actes peccamineux, lui rapporte

peu de satisfaction paraît-il. Non ! Se mesurer aux protégés de Dieu, à ses plus ferventes créatures, à ses enfants les plus dévoués qui se croient protégés dans sa main et dans son cœur représente une gageure bien plus excitante digne de Lui. Quelle cible plus parfaite que cette famille protégée des cieux, aspergée d'eau bénite, ointe des saintes huiles, nourrie du corps du Christ chaque semaine, qui porte crucifix et médailles pieuses entre les seins et prie chaque jour ? Elle était parfaite. Pieuse, charitable et exemplaire à souhait.

3

Satan était donc remonté sur Terre trois ans plus tôt pour se présenter à Benoit Gombaudo, pauvre humain sur lequel il avait jeté son dévolu. Armé comme il l'était, le « héros de Dieu » eût sans doute résisté, mais la foi joyeuse et naïve de cet innocent Benoit ne suffisait pas pour le protéger de l'œuvre destructrice du Malin. Le « héros de Dieu » aurait tout de suite vu que pour accomplir son funeste et diabolique dessein, Satan avait emprunté le corps de la nouvelle architecte embauchée pour combler le vide laissé par le décès du beau-père de Benoit.

En réalité, Benoit connaissait déjà cette jeune femme que son beau-père avait acceptée comme stagiaire à la fin de ses études, et envers laquelle il ne tarissait pas d'éloges sur ses compétences qui lui assureraient un avenir prestigieux dans la profession. Pour sa part, elle lui avait laissé un bon souvenir, mais sans plus. Seul celui des capacités professionnelles de cette jeune étudiante brillante marquait encore son esprit. La contacter pour la faire venir au cabinet lui était apparu comme une évidence. D'une certaine manière, c'était prendre sa première décision de chef d'entreprise en accord avec son mentor décédé

prématurément, malgré son âge avancé. Afin de s'attacher ses services, il lui avait proposé de devenir associée, très minoritaire certes, mais associée tout de même. Cela n'était pas rien. De son côté, Adeline Nevers – tel était le nom de l'impétrante – avait saisi l'occasion et accepté immédiatement par téléphone de discuter de l'offre de Benoit Gombaudo. D'autant plus qu'elle pouvait se targuer d'une solide expérience supplémentaire acquise dans un grand cabinet qui, hélas, ne lui offrait pas l'opportunité qu'elle espérait. Il y avait donc là, a priori, convergence d'intérêts. L'angoisse du remplacement du défunt par une personne de qualité était écartée. Le travail et les projets n'auraient pas à être refusés ou reportés, contretemps toujours préjudiciable dont profite inévitablement la concurrence. Benoit Gombaudo et son épouse en avait naturellement loué le Seigneur. Cette « chance » si chère aux païens, que Paul Guth appelait « la forme laïque du miracle », ne pouvait être que la manifestation d'une intervention divine grâce, sans aucun doute, à l'intercession de beau-papa aujourd'hui pensionnaire du Paradis. Il veillait toujours sur eux. Une messe serait célébrée en sa mémoire. Des cierges brûleraient aux pieds de Saint-Antoine de Padoue et de Sainte-Rita, patronne des causes désespérées.

Depuis la fin de son stage et son départ du cabinet cinq ans plus tôt, Benoit Gombaudo n'avait pas revu l'étudiante en fin d'étude. Il avait eu des échos de sa carrière par l'intermédiaire de son beau-père qui s'intéressait à celle qu'il considérait comme sa pouliche. Sans doute avait-il pour objectif de la faire revenir un jour au cabinet. C'était chose faite, ou presque. Il ne restait qu'à

finaliser et signer l'accord, en espérant que ses prétentions salariales n'excèderaient pas les possibilités du cabinet. Physiquement, Benoit ne gardait d'elle qu'un vague souvenir, celui d'une étudiante comme il y en a tant. Elle était grande, mignonne, mais toujours mal fagotée dans des frusques qui ne laissaient rien deviner de ses formes. Son visage juvénile souriant ignorait le maquillage, sa coiffure tenait plus de l'œuvre d'un paysagiste négligent que d'un artiste capillaire. Fallait-il qu'elle fût douée pour que son beau-père acceptât dans son cabinet cossu et renommé cette fille à l'allure de « hippie », selon sa terminologie dépassée. Sans doute espérait-il que le temps de l'étudiante passé, celle-ci se convertirait au code bourgeois indispensable à la réussite dans les milieux favorables aux affaires. S'il n'était mort, il se serait rendu compte aujourd'hui qu'elle avait enfin mué au-delà de ses espérances.

Comme d'habitude, Benoit Gombaudo arriva le premier au cabinet. Après un rapide point sur les affaires et l'avancement des projets avec l'associé de son beau-père, Antoine Dubreuil, les deux jeunes collaborateurs architectes et le reste du personnel, il retourna dans son bureau pour se préparer à recevoir la future associée qui avait rendez-vous à 10 heures. Le dossier était prêt sur son bureau, il n'y aurait qu'à remplir les blancs et signer les contrats. Du moins l'espérait-il car il ne voulait pas perdre de temps. À 10 heures moins une, sa secrétaire vint le prévenir que « son rendez-vous » était arrivé. Il ne prêta pas attention au regard étonné de la secrétaire qui, elle aussi, avait connu la jeune étudiante sympathique

avec laquelle elle s'entendait bien malgré son allure de mannequin pour Emmaüs. Il lui demanda de la faire venir sans attendre. Assis derrière son grand bureau sur lequel trônait en bonne place une photo de son épouse et de ses enfants, il se composa une mine de grand patron. Avenante certes, avec un sourire courtois, mais une mine sérieuse de patron qui ne négocierait pas n'importe quoi. Il ne nourrissait aucune vanité mal placée sur sa personne, mais il savait jouer de ses atouts dans le cadre de son travail pour le bien du cabinet, de sa famille et de ses employés. Bel homme, grand, mince, toujours tiré à quatre épingles, portant des costumes trois-pièces sur mesure sobres et de bon goût, des cravates unies en soie sur des chemises blanches à boutons de manchettes, il imposait le respect et inspirait confiance à ses interlocuteurs qui connaissaient depuis longtemps la valeur de la parole donnée par cet homme distingué. Ses tempes grisonnantes, que nombre de femmes trouvaient charmantes, pour lesquelles hélas il n'avait pas d'yeux, apportaient une touche d'expérience et de maturité.

La secrétaire frappa à la porte et ouvrit sans attendre de réponse pour laisser passer Adeline Nevers. En entendant toquer, Benoit Gombaudo leva les yeux vers la porte, sourit comme il l'avait prévu et se leva pour accueillir sa future associée. Les mains posées sur le rebord du bureau, il resta en suspens, incapable de se lever complètement devant le spectacle. N'eût-elle été solidement arrimée à sa voisine supérieure que sa mâchoire inférieure eût chu sur le sous-main de son bureau, façon loup du dessin animé de Tex Avery. User de la métaphore de la chrysalide et du papillon pour évoquer

cette mue surprenante eût été trivial. C'était au-delà de ça ! Lui, l'architecte, l'esthète épris d'histoire de l'art, le spécialiste de la statuaire antique, découvrit soudain devant ses yeux ébahis un modèle vivant pour lequel se seraient certainement damnés des Phidias, Polyclète ou autre Praxitèle.

À rebours de beaucoup de statues, elle était habillée, et ce, avec une élégance raffinée et une incontestable classe. Sur elle, cette magnifique tenue de couturier mettait en valeur son corps parfait en soulignant les formes au point de les rendre indécentes, du moins pour la gent féminine qu'Adeline Nevers ne pouvait que rendre jalouse. Elle avait enfilé une robe qui, sans être moulante pour n'être pas vulgaire, était suffisamment ajustée pour épouser les contours, les courbes et les formes de cette Aphrodite animée. Le décolleté rond laissait deviner, sans provocation excessive, une poitrine magnifique dont on pouvait apercevoir la naissance des seins ronds et fermes. La robe s'arrêtait à peine au-dessus du genou, laissant apparaître des jambes harmonieusement musclées, perchées sur des Louboutin au talon de dix centimètres qui donnaient à ses mollets hâlés un galbe aussi tonique que ravissant. Elle portait sur sa robe un boléro assorti dont les manches trois-quarts découvraient les avant-bras, l'ensemble étant d'un rouge lumineux. Hormis une jolie bague, elle n'arborait aucun bijou. Elle portait sur le bras un manteau léger de couleur crème qu'elle déposa négligemment en compagnie de son sac à main sur le fauteuil qui lui faisait face.

« Bonjour, monsieur Gombaud. Je suis ravie de vous revoir », dit-elle en souriant et en tendant la main

par-dessus le bureau pour le saluer ; une main longue et fine aux doigts superbement manucurés.

Elle ne s'offusqua pas du délai mis par Benoit Gombaudo pour saisir timidement cette main, tant elle était habituée à l'effet que produisait sa silhouette, sculptée depuis quatre ans trois fois par semaine au Pilates, sur les hommes en général. Benoit Gombaudo ne put que bredouiller devant ce visage dérobé à un tableau de Botticelli. La seule chose qu'il sut immédiatement fut qu'il n'y avait plus rien à négocier. Lorsqu'elle se pencha vers lui pour enfin lui serrer la main, les effluves de son parfum ensorcelèrent le pauvre homme. Le son envoûtant de sa voix qui s'échappa de ses lèvres pulpeuses incarnates eut sur ses barrières morales l'effet des trompettes sur les murailles de Jéricho. Le contact de sa peau, douce et chaude, le fit tressaillir au plus profond de son être. Au mépris de toute éducation, il retomba lourdement sur son siège avant que la créature ne s'assît en face de lui. Elle se cala dans son fauteuil, ses avant-bras délicats recouverts d'une peau dorée satinée se posèrent sur les accoudoirs. Son regard lumineux plongea dans celui égaré de Benoit Gombaudo. Son sourire ravageur creusa deux adorables fossettes sur son visage exempt de la moindre ridicule. Elle croisa les jambes. Benoit Gombaudo ressentit une sensation incongrue au niveau du bas-ventre. Mon Dieu, serait-ce ... ? Oui ! C'était bien un début d'érection. Son regard se posa alors sur la photo de famille posée sur le bureau. La culpabilité l'envahit. Il rougit de honte. Il détourna furtivement le regard vers son interlocutrice et tomba immédiatement et irrémédiablement sous son charme.

Le « héros de Dieu », lui, aurait discerné tout de suite la patte du Malin dans cette créature. Il n'avait même pas pris la peine de tricher et affichait avec insolence ses attributs. Le rouge de sa tenue était propre aux démons infernaux. La chevelure longue et ondulée d'un blond vénitien flamboyant, qui pour n'être pas naturel n'en était pas moins magnifique, évoquait les flammes de l'Enfer. Et les yeux ! Ah, les yeux ! Deux émeraudes ! Des émeraudes comme celle qui ornait la couronne de Lucifer lorsqu'il était au Ciel. Cette émeraude qui tomba de son front pendant son combat contre l'archange Michel qui le précipita sur Terre, faisant de lui Satan. Un soldat de Dieu qui avait côtoyé le Mal, un être averti comme le « héros de Dieu » aurait su démasquer la Bête. Mais ce pauvre Benoit Gombaudo, simple mortel innocent qu'une vie exemplaire et dévote n'avait pas préparé à ce combat inégal contre le Maître de l'Enfer, confiant dans la protection de son Dieu, en fut bien incapable. Désarmé, subjugué, il succomba instantanément à la tentation de ce succube.

Le jeu de négociation qu'il s'apprêtait à jouer devint une discussion dans laquelle il retrouva sa niaiserie d'adolescent. Il ne l'épargna pas non plus de rires idiots qu'il n'avait plus prodigués depuis au moins vingt-cinq ans. Mais cela ne découragea pas Adeline Nevers qui, depuis l'appel téléphonique, était bien décidée à intégrer ce cabinet à ses conditions. Elle joua son rôle à la perfection et sut adroitement le valoriser et flatter sa fierté de mâle pour qu'il reprît quelque assurance. Au fil de la discussion, Benoit Gombaudo se sentit de mieux en mieux. Il y avait longtemps, peut-être même jamais réalisa-t-il,

qu'il ne s'était trouvé dans une telle situation. Après sa capitulation en rase campagne devant les prétentions d'Adeline Nevers, ils signèrent les documents mais ne se séparèrent pas pour autant. La discussion se poursuivit sur un ton plus léger et personnel autour d'un café apporté par une secrétaire éberluée de voir son patron dans cet état. Il apprit ainsi qu'Adeline était célibataire, chose qui l'étonna. Elle n'avait pas trouvé un homme, un vrai, qui serait capable de lui apporter ce qu'elle était en droit d'espérer, « et que vous méritez », avait ajouté aussitôt Benoit le benêt. Elle l'avait gratifié d'un sourire énigmatique, ses émeraudes plongées dans son regard. Elle-même lui posa des questions sur sa vie personnelle, comme celle pour savoir s'il était toujours marié et s'il avait eu depuis d'autres enfants. Il eut un mouvement de la tête et de la main, puis confirma sa situation matrimoniale avec une certaine retenue, d'une manière désabusée, dénuée d'enthousiasme. Il ne savait pas pourquoi il venait d'agir de la sorte, mais il lui avait subitement paru opportun de laisser planer un doute sur sa félicité matrimoniale.

On toqua à la porte du bureau.

« Oui ? » invita-t-il d'un ton enjoué.

La secrétaire passa la tête dans l'entrebâillement de la porte.

« Il est midi passé, monsieur Gombaudo, je dois partir.

– Mon Dieu ! Je n'ai pas vu le temps passer ! Allez-y, je fermerai le cabinet !

– Veuillez m'excuser, Adeline, vous permettez que je vous appelle Adeline ? osa l'enhardi.

– Bien volontiers, monsieur Gombaudo... comme autrefois, susurra la donzelle.

– Oui, c'est vrai... mais vous n'êtes plus une jeune étudiante stagiaire.

– Voulez-vous dire que je suis trop vieille ? minauda-t-elle en fronçant comiquement les sourcils.

– Pas du tout ! se récria-t-il. Loin de moi cette pensée. Vous n'avez que trente ans et vous êtes... »

Il s'arrêta net. Emporté par son élan, il ne sut comment conclure sa phrase.

« Je suis quoi ? enchaîna-t-elle avec un sourire et une inclination de tête à damner un saint.

– Vous ... vous êtes... magnifique, souffla-t-il en ne revenant pas de cette audace soudaine et déplacée, si éloignée de sa nature.

– Merci de ce charmant compliment, monsieur Gombaudo.

– Je suis désolé, je ne voulais pas vous... enfin ne croyez pas que... bafouilla-t-il.

– Désolé ? Avez-vous menti pour me flatter ?

– Non, non, bien sûr que non... vous le savez bien.

– Permettez-moi de vous retourner le compliment car vous même êtes un bel homme tout à fait charmant, cultivé et courtois. Voilà, moi aussi j'ai dit ce que je pensais. Ne soyez donc plus gêné. J'espère que ma franchise ne remet pas en cause notre collaboration ? glissa-t-elle avec une moue mutine.

– Pas du tout. Je suis absolument ravi que vous ayez accepté ce poste, Adeline.

– Merci pour tout, monsieur Gombaudo.

– Benoit... appelez-moi Benoit.

– Vous croyez que...

– Je vous en prie. Nous allons travailler ensemble maintenant... et vous êtes une associée.

– Merci de cet honneur et de votre confiance...
Benoit. »

La façon dont elle prononça son prénom le rendit tout bizarre.

« Vous êtes libre ? Je vous invite à déjeuner, réagit-il tout à trac.

– Avec plaisir, Benoit. Vous pourrez me parler de vos projets. Je suis impatiente de les découvrir », acquiesça-t-elle avec un large sourire qui le fit fondre.

Cette phrase aurait pu s'avérer ambiguë sans une certaine coïncidence avec les arrière-pensées de Benoit Gombaud ; arrière-pensées bien éloignées de l'architecture. Il l'interpréta donc comme telle. « Mais que m'arrive-t-il ? » pensa-t-il alors. Il quitta son siège en évitant soigneusement de regarder la photo familiale.

Une fois dehors en compagnie de cette beauté, il se redressa tel un coq devant les regards envieux des mâles croisés et ceux, réprobateurs et jaloux, des femmes de son âge. Il conduisit Adeline dans un restaurant suffisamment chic pour ne pas la décevoir, mais dans lequel il n'avait pas ses habitudes et ne connaissait personne. Il ne tenait pas à être surpris en train de faire le joli cœur avec cette déesse. « Enfin non, pas le joli cœur, mais les gens voient souvent le mal là où il n'est pas », se défendit-il pour se justifier et sans doute se rassurer. Il était complètement déboussolé.

Le repas dura au-delà du raisonnable pour un déjeuner professionnel en tête-à-tête. Mais pour lui le temps

s'était accéléré. Il n'arrivait pas à la quitter. Elle-même semblait prendre plaisir à sa présence et à sa conversation charmante, drôle et cultivée à la fois qu'il avait heureusement retrouvée. Il était sur un petit nuage. Une sensation aussi nouvelle que grisante l'habitait car la superbe Adeline savait lui donner la réplique avec intelligence, humour et un art consommé de la séduction. Dire qu'il devrait patienter un mois avant de la revoir, délai qu'elle se faisait fort de négocier pour son départ de l'autre cabinet. Cette perspective était une torture pour Benoit Gombaudo.

Mais elle vint bien vite mettre un terme à son visible désarroi en lui proposant de venir au cabinet dès qu'elle aurait du temps de libre, certains soirs et le samedi par exemple, pour se familiariser avec les procédures du cabinet, dont elle avait le souvenir, et prendre connaissance de tous les dossiers et les projets en cours dont elle aurait la charge en prenant ses fonctions. Un sourire ravi de Benoit, qui trouva l'idée excellente, lui tint lieu de réponse. Un peu hypocritement, il loua son professionnalisme et son implication. Lorsqu'il la quitta, non sans avoir osé lui proposer une bise qu'elle accepta avec un sourire, il était ferré comme l'avait été l'excellent bar de ligne qu'ils venaient de déguster ensemble.

4

Lorsqu'il revint au cabinet vers 15 heures, un sourire béat sur les lèvres, la secrétaire se garda de faire un commentaire mais n'en pensa pas moins. Elle n'aurait jamais cru cela possible de la part de son patron qu'elle admirait comme une exception de la gent masculine. Comme quoi elle avait raison de penser et de dire « tous les hommes sont pareils ». Comment pouvait-il être émoustillé par une telle femme ? Car elle n'envisageait bien sûr que l'émoustillement passager. Que s'était-il passé pour que l'étudiante basique soit aujourd'hui transformée en femme fatale du cinéma des années quarante. Elle l'aimait bien pourtant, avant. Elle se demanda comment elle allait vivre la présence quotidienne de cette créature dans le cabinet et, sans vraiment pouvoir l'expliquer, pressentit le pire. Elle avait bien sûr remarqué que, outre son patron, les autres hommes du cabinet n'avaient pas caché leur intérêt dès l'apparition de la sculpturale associée, sans parler des commentaires saisis au détour d'un couloir. Chose inimaginable à ses yeux, même monsieur Antoine Dubreuil, l'associé et ami de feu monsieur de Gastrégnac, qui avait dépassé l'âge légal de la retraite depuis belle lurette, avait eu l'œil illuminé lorsqu'il l'avait

saluée avec une courtoisie affectée et des minauderies de gamin. « Vieux cochon ! » avait-elle pensé, découvrant avec stupeur que les hommes étaient susceptibles à tout âge d'être frappés par le virus du sexe. Terrain propice par essence, il suffisait d'un vecteur favorable pour faire flamber l'épidémie. Et comme vecteur favorable, Adeline se posait là. Il en allait donc du sexe comme de la peste avec les animaux : ils ne mouraient pas *tous*, mais *tous* étaient *frappés*.

Benoit Gombaudo espérait secrètement qu'elle reviendrait dès le lendemain soir. Mais Adeline Nevers invoqua un surcroît de travail dû à son désir de quitter dignement son ancien cabinet. Benoit Gombaudo ne la revit donc pas de toute la semaine, ni ne lui parla au téléphone, ce qui eût été indécent sans un prétexte professionnel. Pour la première fois de sa vie, il connut la torture de l'absence et souffrit ses affres comme un drogué en manque.

Catherine, son épouse, mit sur le compte de la reprise de la direction du cabinet et des nouvelles charges qui pesaient dorénavant sur ses épaules, le fait qu'il semblait plus soucieux que d'habitude, absorbé dans ses pensées, moins présent et moins disponible. Elle redoubla donc d'efforts pour qu'il se sentît le mieux possible à la maison. Elle fut, comme on dit, aux petits soins pour lui. Mais à part quelques sourires de remerciement qu'elle reçut en échange de ses bonnes grâces, elle ne parvint pas à le distraire de ses soucis.

En vérité, de soucis il n'y avait, seulement une mélancolie culpabilisante qui le rendait cyclothymique. La chose était compréhensible mais inexplicable à son

épouse et ses enfants. Il en était au stade préliminaire de l'homme frappé en plein cœur par la flèche de Cupidon, et qui oscille entre euphorie et doute quant à l'objet de son désir. Il ne s'était pas encore avoué qu'il était amoureux. Dans sa situation c'eût été trop difficile à gérer, trop proche de la turpitude. Il faisait encore l'autruche face à ses sentiments, préférant ne voir là qu'un emballement des sens inattendu et culpabilisant mais, au demeurant, fort agréable. Le soir, lorsque le sommeil se dérobaît, il revoyait toutes les images engrangées dans sa mémoire : elle devant son bureau, jambes croisées ; elle en train de rire à ses traits d'esprit ; elle au restaurant ; elle portant délicatement son verre à ses lèvres désirables en ne le quittant pas des yeux ; elle marchant devant lui ; elle lui faisant la bise. Elle, elle, elle... elle le faisant soudain se sentir un homme comme il ne l'avait jamais été auparavant. Avant elle ! Toutes ces images ressassées provoquaient invariablement une réaction physique inaccoutumée. Certes il était encore sexuellement actif, mais d'habitude son anatomie n'avait pas de réactions aussi violentes et répétées. Et quand il trouvait enfin le sommeil, une érection nocturne ou matinale y mettait un terme. Le visage d'Adeline apparaissait alors sur « l'écran noir de ses nuits blanches » comme chantait Claude Nougaro le toulousain. Gêné par cette activité érectile intempestive, il se tournait pour l'écraser sur le matelas afin que son épouse ne s'en rendît pas compte.

De drôles de pensées s'étaient mises à coloniser sa tête. Jamais il n'avait envisagé un quelconque coup de canif dans le contrat marital, qui plus est sacrement de

l'Église. Bien que tolérant, le croyant n'en réprouvait pas moins tout ce qui concernait l'infidélité conjugale et son extrémité impie, le divorce. Plongé dans son travail, ses bonnes œuvres et le soin de sa famille, une idée aussi saugrenue que malsaine ne l'avait jamais effleuré. Tellement éloignées des valeurs traditionnelles et des croyances de sa famille, ces vulgarités n'étaient bonnes que pour les autres. Dire que ces pensées ne le dérangent pas serait faux. Il était au comble de la culpabilité vis-à-vis de son épouse et au comble du désir pour cette jeune femme. À cela s'ajoutait le doute. Que pensait de lui Adeline ? Être charmante et agréable avec un homme dont on est la subordonnée ne veut pas forcément dire en être amoureuse. Ne nourrissait-il pas des illusions quant à la nature de ses pensées ? Comment une fille comme elle pourrait avoir envie d'un homme tel que lui, songeait-il quand son moral était au plus bas. Ne jouait-elle la comédie que pour le séduire et se faire embaucher ? Ça, il refusait de l'envisager ! Trop dérangent ! Et lorsqu'il serait à nouveau face à elle, comment réagirait-il ? Oserait-il seulement faire le pas fatidique ? Le rejetterait-elle ? Aux images d'Adeline venaient se joindre celles d'une multitude de situations envisagées par son esprit dérouté et son cœur à la dérive. Elles ne faisaient qu'ajouter à son angoisse.

La semaine passa sans qu'il reçût un appel d'Adeline Nevers. Son espoir de la revoir le samedi s'évanouit. Il allait passer un horrible week-end. Mais, sans qu'il en eût conscience, son esprit avait intégré les mécanismes et les réflexes propres à l'adultère, bien que celui-ci n'en fût qu'à l'état de supposition. Il eut la présence d'esprit

d'invoquer la nécessité pour lui de se rendre dorénavant au bureau le samedi, compte tenu de toutes les nouvelles charges qui lui incombait. Catherine, compréhensive et femme de devoir qui ne rechignait jamais à la tâche, et pour laquelle le travail était une des valeurs cardinales de la vie avec la religion, ne trouva rien à redire, hormis de plaindre « son pauvre chéri » qui se donnait sans compter pour poursuivre l'œuvre de papa ; un exemple pour les enfants. L'habitude ayant été prise avant l'installation d'Adeline dans le cabinet, nul ne pourrait voir malice dans ce travail du week-end. Benoît Gombaudo resta pantois de sa propre duplicité. Il n'en revint pas lui-même d'avoir ourdi, sans y réfléchir, ce stratagème machiavélien. À la suite de quoi il se morigéna contre un de ses accès d'optimisme béat qui le submergeaient régulièrement, le portant à croire que l'affaire était conclue avec Adeline. Un impie aurait avancé « que la messe était dite ». Mais il n'irait jamais sur le terrain du blasphème.

Le samedi, il se rendit donc à son cabinet. Il y avait du travail bien sûr, mais il pouvait attendre le lundi. Il passa plus son temps à rêvasser, fantasmer, délirer, angoisser, qu'à travailler. Vers 17 heures son Smartphone sonna. Il jeta un œil distrait sur le numéro affiché, puis se précipita dessus : c'était elle ! Son cœur s'emballa, sa gorge se serra, il décrocha fébrilement.

« Allo, Adeline ? dit-il d'un ton qui ne laissait planer aucun doute sur sa joie.

– Oui, bonsoir, Benoît, comment allez-vous ?

– Bien, bien, et vous ? Je m'attendais à vous avoir plus tôt.

– Je suis désolée, vraiment. Mais j'ai promis de boucler

tous mes dossiers et de les transmettre dans de bonnes conditions avant de partir. L'accord du délai d'un mois est à ce prix.

– Je sais. C'est tout à votre honneur, mais... rien, ajouta-t-il après un blanc.

– Vous ne m'en voulez pas trop j'espère ? Moi aussi j'espérais pouvoir venir plus tôt.

– Rien ne presse... enfin si, si, se reprit-il, furieux de sa gaffe, j'aurais bien aimé vous revoir plus tôt.

– ... C'est gentil, Benoit, répondit-elle après avoir laissé planer un silence.

– Je... enfin... bon... tout va bien sinon ? demanda-t-il totalement troublé.

– Oui. Vous êtes chez vous ?

– Non, je suis au cabinet, je travaille.

– Ah, je vous dérange alors.

– Non pas du tout. Comment me dérangeriez-vous ?

– Je peux vous proposer de passer vous voir ? Je vous dois une invitation, je pourrais peut-être vous offrir un verre quand vous aurez terminé.

– Avec plaisir ! cria-t-il presque après avoir dégluti difficilement.

– Vers quelle heure puis-je vous rejoindre au cabinet.

– Tout de suite, lança-t-il avec empressement, j'ai terminé ce que j'avais à faire.

Elle eut un petit rire adorable.

– Alors je pars du cabinet et je vous rejoins... À tout de suite, Benoit.

– Oui... à tout de suite. »

Il reposa son Smartphone sur le bureau mais ne put le quitter des yeux. Avait-il rêvé ? Allait-elle réellement

venir ? Il passa ses mains sur son visage et se retint de hurler sa joie. Il se rendit compte qu'il était venu en tenue décontractée. Mais cela passerait car sa décontraction était toute relative. Il portait une tenue élégante digne d'un gentleman anglais, seule manquait la cravate. Il se précipita vers l'entrée du cabinet. Si elle possédait dorénavant le code d'accès de la porte de la rue, elle n'avait pas encore la clé du cabinet qui était fermé. Semblable à un père attendant l'issue d'un accouchement, il tourna en rond dans l'entrée en regardant sa montre toutes les deux minutes. Puis, enfin, il entendit le son de l'ascenseur suivi de celui, ô combien envoûtant, de ses talons aiguilles sur le parquet du large couloir. Il se rua sur la porte d'entrée et l'ouvrit avant qu'elle n'eût le temps de l'atteindre.

« Vous m'attendiez derrière la porte ? s'étonna-t-elle en souriant.

– Oui, répondit-il tout penaud, étant seul j'avais fermé à clé. »

Elle s'avança et prit l'initiative de la bise, ce qui le ravit.

« Ne m'en veuillez pas, mais je suis en tenue décontractée.

– Moi aussi. J'espère que je ne vous ferai pas honte. »

Elle portait un blouson clair léger en peau sur un chemisier brodé au décolleté plus échancré que celui de la robe rouge, un jean de marque parfaitement ajusté et des Louboutin qu'elle semblait affectionner.

« Vous... vous êtes toujours magnifique, souligna-t-il en la regardant.

– Merci. Indulgent et charmeur, dit-elle en riant. On va boire ce verre que je vous ai promis ?

– Avec plaisir. Je vais chercher ma sacoche et je ferme. »

Se doutant qu'il ne voulait pas trop s'afficher en sa compagnie, elle lui proposa un bar de qualité en lui demandant si cela lui convenait. N'ayant pas pour habitude de traîner dans les bars, branchés ou pas, il accepta sa proposition. Depuis combien de temps n'était-il pas allé dans un bar en compagnie d'une femme seule ? Des lustres ! La dernière était son épouse Catherine. Les enfants étaient-ils seulement nés à l'époque ?

La salle n'était que cuirs aux teintes chaudes et boiserie sombres. Des vitres colorées de style art-déco délimitaient çà et là les espaces. Hors des quelques box, les tables étaient disposées de manière à assurer calme et intimité aux consommateurs. Les pas étaient feutrés sur l'épaisse moquette du sol. Ils s'installèrent dans un petit box libre où les fauteuils moelleux et l'éclairage tamisé offraient une ambiance douce et agréable, plus propice aux déclarations et aux confidences qu'aux entretiens professionnels. C'est du moins l'impression qu'elle suscita chez Benoit. Heureusement, sa bonne éducation et une certaine timidité bridèrent ses pulsions. Il réalisa in extremis qu'il était sur le point de dérapier. Mais que se passait-il ? Cette jeune femme provoquait chez lui des réactions primaires bien éloignées de sa nature profonde ; des réactions inappropriées comme disent les américains en pareil cas. Était-il docteur Jekyll devenant mister Hyde ? Il lui fallait absolument se contrôler, se reprendre. Mais ses préventions fugaces ne duraient que le

temps de les formuler, vite balayées par son imagination galopante. Oui ! Il imaginait... si elle savait !

Adeline ne prit pas la peine de consulter la carte proposée par un jeune serveur qui, malgré son professionnalisme, ne put s'empêcher de la dévorer des yeux, ce qui provoqua chez Benoit une bouffée immédiate de jalousie. Il le regarda de façon peu amène, ce qu'Adeline, amusée, remarqua. Lorsqu'il tourna à nouveau les yeux vers elle, il lut dans son regard qu'elle n'avait rien perdu de sa réaction et du sentiment nouveau que celle-ci exprimait. Il en conçut aussitôt une certaine gêne qu'elle dissipa en s'adressant à lui.

« Que désirez-vous, Benoit ? Moi je vais prendre un verre de vin blanc moelleux.

– Parfait, je prends la même chose.

– Vous avez eu l'air contrarié. Le choix du bar vous a-t-il déçu ? dit-elle avec un sourire innocent pour le taquiner et aussi le forcer à s'exprimer.

– Non, pas du tout, dit-il en baissant les yeux. Le cadre est charmant et...

– Et ? reprit-elle en levant un sourcil devant son silence subit.

– Et... n'importe quel bar aurait du charme en votre compagnie, Adeline. »

Elle le regarda avec une intensité qui le tétanisa. Était-il allé trop loin ? Venait-il de tout gâcher ? Il n'allait pas pouvoir soutenir ce regard plus longtemps. L'arrivée du serveur lui accorda un sursis avant la sentence.

« Savez-vous que vous êtes une espèce rare, Benoit ? Les hommes élégants et courtois qui osent des compliments sont en voie de disparition.

– Vous les suscitez naturellement et ne devez pas en manquer.

– Détrompez-vous. J’ai employé le verbe « oser » à dessein.

– Sans doute suis-je inconscient d’oser, alors ?

– Non. Je dirais plutôt lucide sur vous-même.

– Là, pour le coup c’est inconsciemment. Mais merci de votre indulgence.

– Ce n’est pas le principal trait de mon caractère. À notre future collaboration, » ajouta-t-elle en levant son verre, un sourire entrouvrant ses délicieuses lèvres.

Benoit l’imita et but une gorgée tandis que son cœur battait la chamade.

« Ce vin est délicieux. Excellent choix, apprécia-t-il en reposant son verre.

– J’essaye toujours de faire le bon choix.

– Comme celui de rejoindre le cabinet ?

– Par exemple.

– Vous ne craignez pas de vous tromper ? Peut-être que ce que vous y trouverez ne correspondra pas à vos attentes.

– Sincèrement... répondit-elle avec une moue amusée, je ne pense pas. Mais pourquoi cette question ? Doutez-vous encore de moi de votre côté ?

– Je ne devrais pas vous avouer cela, mais sachez que j’ai plus tendance à douter de moi.

– Vous ne devriez pas, Benoit. »

Benoit porta son verre à ses lèvres en se demandant si elle s’était rendu compte de l’ambiguïté de son propos, et si elle avait sciemment alimenté l’échange. En buvant sa gorgée, il vint à la conclusion qu’elle était trop intelligente pour ne pas l’avoir perçue. Se pouvait-il qu’elle

aussi... ? Comment allait-il reprendre la discussion ? Il ne pouvait pas lui faire une déclaration aussi tôt, après seulement deux rendez-vous. La vibration de son Smartphone mit fin à son angoisse. Il s'excusa auprès d'Adeline et le sortit de sa poche. C'était un SMS de son épouse qui lui demandait quand il aurait fini de travailler pour qu'elle puisse prévoir l'heure du dîner. Il regarda l'heure. Le temps avait encore filé comme l'éclair.

« Je suis désolé, c'est mon épouse, s'excusa-t-il d'un air penaud, craignant de briser définitivement la magie de l'instant.

– C'est moi qui suis désolée. Je n'ai pas vu l'heure et vous ai retenu alors que vous devez rentrer chez vous.

– Savez-vous que vous possédez le fâcheux pouvoir d'accélérer le temps par votre présence ?

– Fâcheux pouvoir ? Est-ce un reproche ?

– Que non ! Plutôt un constat amer et désabusé qui m'oblige à vous quitter toujours prématurément.

– Flatteur ! Nous aurons d'autres occasions de boire un verre maintenant que nous voilà associés.

– Quand aurais-je ce plaisir ?

– Je vais aller travailler demain pour pouvoir venir au cabinet lundi soir. De toute façon, je n'ai rien d'autre à faire, et il ne faut pas que je tarde trop sinon je ne serai pas prête pour prendre mes fonctions. »

Un sourire explicite illumina la face de Benoit.

« Lundi soir alors ? lâcha-t-il comme s'il venait subitement de perdre trente ans d'un coup.

– Oui, promis, assura-t-elle en se penchant vers lui pour lui faire la bise. Attendez », dit-elle en le rattrapant par le bras.

Elle tira un petit mouchoir blanc de sa poche.

« Vous ne pouvez décemment pas rentrer chez vous comme ça, » ajouta-t-elle en effaçant la légère trace de rouge à lèvres sur sa joue.

Ses yeux plongés dans son regard amusé, coquin et complice, il dut faire un effort surhumain pour ne pas la prendre dans ses bras et l'embrasser à pleine bouche.

« Allez, filez maintenant ! » sourit-elle en lui donnant une petite tape sur son bras.

Benoit quitta la salle, non sans s'être retourné pour la contempler une dernière fois et lui faire un signe discret de la main, auquel elle répondit en souriant de plus belle. En regagnant son domicile, Benoit n'eut pas l'impression de marcher, il flottait. Il ne reprit conscience de la réalité que devant la porte d'entrée. Comme Lamar-tine sur le lac, il aurait aimé que dans ce café le temps suspendît son vol. La fugacité du moment passé en compagnie d'Adeline se heurtait violemment avec l'impression d'éternité de l'attente de lundi soir.

Dans la famille, chacun mit sur le compte du travail et des soucis l'absence apparente de Benoit. Celui-ci ne participa guère à la conversation comme il le faisait habituellement, se bornant à des réponses sibyllines lorsqu'on s'adressa à lui pendant le repas. Devant les reproches aimables et mesurés de Catherine, il prit conscience de son comportement. Pour se faire pardonner, il resta au salon en compagnie de son épouse et de ses enfants jusqu'à ce que ces derniers les quittent pour regagner les chambres. Malgré le conseil de Catherine d'aller se reposer, Benoit resta encore au salon en prenant un livre. En réalité, ses pensées tournant à l'obses-

sion, il redoutait de se retrouver au lit avec son épouse. Ses sens étaient tellement échauffés et son envie de faire l'amour avec Adeline si forte qu'il se demandait comment il pourrait s'allonger à côté de son épouse sans ... Elle se rendrait forcément compte de quelque chose, et il ne voulait pas... Certes, elle n'était pas comparable à Adeline dont le corps était un appel à la luxure, mais sa présence à ses côtés réveillerait en lui ses plus bas instincts. Bas instincts qu'il avait toujours maîtrisés, car la fornication frénétique et obsessionnelle est un péché auquel il n'avait jamais songé à se livrer, avec d'autant plus de facilité que Catherine ne poussait vraiment pas à la consommation. Et plus il pensa à ça, plus il eut envie. Il s'inquiéta de savoir si son désir n'était pas trop visible et baissa le regard vers son entrejambe gonflé.

Son épouse ne trouva rien de mieux que de venir s'asseoir sur le bras du fauteuil et de le câliner pour faire oublier à « son pauvre chéri » tout le stress du travail. Au bout d'une minute, elle se méprit sur l'effet que sa présence faisait à son mari et tira des conclusions aussi hâtives qu'erronées. Elle lui susurra à l'oreille que ce serait une bonne chose qu'il se détendît, et le tira par le bras en gloussant. Gloussements qui n'annonçaient toutefois pas des débordements érotiques débridés eu égard à son peu d'engouement pour les choses du sexe. Ce n'était pas parce qu'ils pratiquaient assidûment la religion qu'ils devaient se priver du reste. L'épouse ne doit-elle pas tout faire pour satisfaire son mari ? Surtout quand, comme Benoit, il fait tout pour le bonheur de sa famille.

La honte au front, Benoit dut se résoudre à suivre son épouse dans la chambre. Malgré sa bonne volon-

té, Catherine n'était pas une amoureuse langoureuse et encore moins lascive. Issue d'une famille dans laquelle toute grivoiserie et discours sur le sexe étaient bannis, elle veillait à ce qu'il en fût encore ainsi dans sa famille. On n'en parlait pas ! Quant à certaines pratiques dont elle avait ouï-dire avec dégoût par quelques délurées du temps de ses études, et qui maintenant s'étaient hélas sans vergogne sur les écrans de télévision et de cinéma, sans parler d'Internet, elle les considérait comme l'apanage des prostituées et des femmes pêcheresses aux mœurs légères. Ceci lui causait d'ailleurs beaucoup de souci pour la santé mentale et l'équilibre de ses enfants qu'elle ne pouvait pas élever en vase clos. Si elle avait su leur différence d'instruction sexuelle par rapport à elle – mais on n'en parlait pas – elle aurait défailli. D'ailleurs, à propos d'Internet, il y avait longtemps que son fils avait découvert les images et les vidéos qui égayaient et stimulaient une pratique longtemps accusée de rendre sourd. Sans parler de la copine avec laquelle il était depuis peu passé à l'acte en dehors de tout lien du mariage. Elle, qui se lamentait que tout partait à vau-l'eau dans cette époque de débridement des mœurs, était à mille lieues de la réalité vécue par ses enfants.

Si elle prenait parfois quelque menu plaisir au « devoir conjugal », comme elle aimait à nommer la chose, elle n'y prenait pas une part active, persuadée que le plaisir de l'homme se limitait à la sécrétion de la semence génitrice qu'il gaspillait ainsi de manière quelque peu impie car non vouée à la procréation. Mais l'homme n'est pas Dieu, il est imparfait, et tous deux rachetaient leurs péchés dès qu'ils le pouvaient. Sans compter que

les soirs où elle cédait à l'appel de la chair pour préserver l'harmonie de son couple, elle faisait aussitôt après acte de contrition en récitant un rosaire. Dans le noir absolu, Catherine s'offrit donc à son mari dans la position traditionnelle qu'elle avait toujours adoptée, facilement accessible à son époux mais sans mouvement ni action d'aucune sorte : la position de l'étoile de mer. Honteux et confus comme le corbeau de la fable, Benoit besogna sa moitié, qui couina légèrement en cadence pour manifester sa présence, en pensant à des choses et en visualisant des images dont la connaissance eût horrifié et choqué Catherine. Il jouit rapidement tellement son excitation était à son comble et, le coït terminé, conçut une culpabilité comme il n'en avait encore jamais connue jusque-là. À cela s'ajouta la terreur de prononcer le prénom d'Adeline dans son sommeil. Décidément, ce n'était pas facile !

Lorsqu'au petit matin il fut réveillé par une érection et que par inadvertance Catherine s'en rendit compte, elle lui signifia qu'il n'était pas question de recommencer, d'autant plus qu'on était dimanche matin, jour du Seigneur, et qu'il fallait se lever pour se rendre à l'office en la cathédrale. Bien sûr il n'insista pas. Il se rendit à la messe la mort dans l'âme d'avoir trompé son épouse pour la première fois. Oui, trompé, car si l'on pêche par action, on pêche également par pensée, surtout les pensées salaces. Il médita tout le temps de l'office, oscillant entre le dégoût et la justification, allant jusqu'à lâchement se défausser sur Dieu en lui demandant pourquoi il lui imposait cette épreuve. Combien de Notre Père avait-il récité dans sa vie en l'implorant de ne pas le sou-

mettre à la tentation ? Pour ce résultat ? Le pire étant que maintenant il sentait confusément qu'il ne désirait plus résister à cette tentation, plutôt à y succomber ! Pourquoi l'avait-il abandonné après tant d'années ? Dans toute sa vie de croyant il n'avait jamais pensé redouter un jour le moment de l'Eucharistie. Ce fut pourtant ce qui arriva. Mais il ne pouvait pas éviter la communion, son épouse n'aurait pas compris. Lorsqu'il sentit l'hostie sur sa langue, il crut que celle-ci allait grésiller et brûler. Il demanda pardon et se dit que par cet acte il se vouait à l'Enfer. Il n'avait jamais imaginé que l'Enfer possédait ce visage, et ce corps, et ces cheveux, et ces jambes, et ces seins... Mon Dieu, dans la maison du Seigneur ! Il se fit horreur.

Le « héros de Dieu » était présent lui aussi. En bonne place, avec son air de componction qui alternait avec le regard extatique qu'il arborait parfois, notamment pendant la lecture des Évangiles, comme si lui seul assistait à une apparition divine. En communion perpétuelle avec Dieu, il souriait avec toute la béatitude d'un élu du ciel aux fidèles dont il croisait le regard. Il envoûtait l'assistance de sa voix chaude et vibrante d'émotion lorsqu'il lisait parfois des textes. Il chantait avec force et justesse les cantiques qu'il connaissait par cœur. Comme tout le monde ici, Benoit le connaissait. C'était un homme pieux, bienveillant, disponible. Un pilier de la communauté, toujours actif, toujours prompt à écouter, aider, secourir, apaiser. Catherine le connaissait encore mieux parce qu'il encadrait et épaulait les jeunes dans tous les passages de leur vie chrétienne, ainsi que lors des activités et sorties organisées pour eux. Catherine parlait

souvent de lui avec admiration. Benoit eut honte devant ce dévot si éloigné de ses propres turpitudes ; cet élu de Dieu qui n'avait pas failli, lui. « A-t-il eu à connaître les tourments que je subis ? », pensa Benoit pour soulager un peu sa conscience.

Après l'office, comme de coutume ils prirent le temps de saluer fort civilement les uns et les autres qui se retrouvaient chaque dimanche sur le parvis. Il n'était pas de bon ton de partir précipitamment. C'était l'occasion de rencontrer des personnes qu'on ne voyait pas nécessairement en semaine. Souvent des invitations étaient lancées à cette occasion. Les liens sociaux et communautaires étaient ainsi maintenus. On se donnait rendez-vous pour les réunions ou les tâches à accomplir pour la paroisse. Les prêtres venaient se joindre aux échanges en faisant assaut de courtoisie et de remerciements envers cette famille exemplaire qu'étaient les Gombaud-de Gastrégnac. Avec sa simplicité et son humilité si familière à tous, le « héros de Dieu » ne manquait pas de venir saluer d'un ton affable et posé tous les groupes constitués. Chacun était content de saluer, de serrer la main de celui qui, son éternel sourire sur les lèvres, prodiguait toujours la bonne parole. Une auréole sur sa tête n'eût étonné personne.

Ayant satisfait au rituel immuable, les Gombaud-de Gastrégnac regagnèrent leur domicile pour le traditionnel repas dominical auquel il n'était pas pensable de déroger. D'ailleurs, hormis pour des raisons religieuses ou des contraintes liées à la vie de la communauté, les enfants ne pouvaient pas en être absents. Pour Benoit ce fut une épreuve. Il avait l'impression que dès que Ca-

therine ou l'un de ses enfants le regardait, c'était pour lire en toutes lettres sur son front sa forfaiture maritale. Une fois encore, on le trouva bien soucieux. Mais pas question pour Catherine de se livrer à nouveau au devoir conjugal pour apaiser les tensions de son époux. Elle n'était pas une adepte de ce que l'on appelle gauchement en d'autres milieux « la sieste crapuleuse ». En vérité, elle en ignorait jusqu'à l'existence. L'après-midi et la soirée s'étirèrent en longueur au-delà du raisonnable. Devant ce qui s'apparentait à un TOC, ce fameux trouble obsessionnel compulsif, Catherine demanda à Benoit s'il avait un rendez-vous pour regarder à ce point sa montre. Ne s'étant pas rendu compte lui-même de sa soudaine manie, le pauvre homme ne sut que répondre. Mais Catherine, bien élevée, n'était pas femme à harceler son conjoint, et encore moins à le soupçonner de lui cacher quelque chose. Elle accusa une fois de plus le stress dû au travail et aux nouvelles responsabilités.

Lorsqu'il se coucha enfin et qu'il eut éteint la lumière après avoir souhaité la bonne nuit à son épouse, Benoit sourit dans la nuit. Demain il la reverrait enfin. Il dut à nouveau se tourner pour dissimuler son émoi à sa femme qui, à ce rythme, allait finir par penser qu'il devenait un pervers à quarante-sept ans alors qu'il n'avait manifesté aucun symptôme de la crise de la quarantaine jusque-là. Le sommeil l'emporta tandis qu'un diaporama de toutes les images d'Adeline défilait derrière ses paupières closes. Au matin, Catherine et les enfants mirent sa gaité retrouvée sur le compte d'une bonne nuit d'un sommeil réparateur. Il annonça qu'il rentrerait tard. De toute façon, de son côté Catherine ressortirait après le

dîner pour se rendre à une réunion qui devrait durer jusque vers 22h30. Les enfants, assez grands pour rester seuls, étaient contents de pouvoir discuter via les réseaux sociaux, pour Anne-Thérèse avec quelques copines, et pour Pierre-Marie avec sa copine clandestine ignorée de tous. Mais tous deux firent la promesse de faire leurs devoirs et de ne pas se coucher tard. Surtout Pierre-Marie pour qui les examens approchaient à grands pas. Aucun des deux ne culpabilisa de ce mensonge, qui est un péché, car celui-ci portait un parfum de piété puisque commis pour apaiser les inquiétudes maternelles.

5

Après l'office et la rencontre avec les fidèles à la sortie de la cathédrale, le « héros de Dieu » rejoignit sa maison natale. Il lui fallait s'occuper du jardin. Ce n'était pas une contrainte, bien au contraire, plutôt un plaisir, un acte d'amour même. Après un repas frugal, il se changea et enfila sa tenue de jardinier. Il se dirigea vers la remise pour prendre ses outils et l'arrosoir. Lorsqu'il ressortit de la remise, il s'arrêta pour contempler avec un sourire attendri le spectacle qui s'offrait à lui et remercia le Seigneur de ses bienfaits. C'était une jolie maison toulousaine aux murs de briques et de galets, typique de la région. Ces maisons, aujourd'hui très recherchées, atteignent des prix que leurs bâtisseurs de l'époque n'auraient jamais imaginés. C'était également la maison de sa mère, fille unique, qui avait hérité à la mort de ses parents. Elle était située dans la périphérie de Toulouse, dans une commune recherchée car oubliée par les constructions des cités des années soixante, qui tournaient de plus en plus au cauchemar pour leurs infortunés habitants qui subissaient délinquance et incivilités, dont le taux de croissance constant dépassait hélas largement celui de l'économie.

Elle était placée sur un terrain de cinq mille mètres carrés, entouré d'un mur construit selon la technique de ceux de la maison. Contre le mur du fond de la propriété, une bâtisse longue d'une douzaine de mètres sur trois de large, vestige d'une ancienne dépendance agricole, poulailler, clapiers et autres, avait été retapée et aménagée en réserve et en atelier où l'on stockait tout un tas de choses, notamment le bois, les outils de jardinage et la tondeuse autoportée. L'ensemble était élégant et agréable, d'autant qu'il prenait un soin particulier à l'entretien du jardin qui était la passion de sa mère. De chaque côté de l'allée qui menait à la maison, la pelouse était ornée de quelques arbres, magnolias, érables et pommiers du Japon, et de massifs dans lesquels s'épanouissaient rosiers, hortensias, pivoines, rhododendrons et orangers du Mexique qui exhalaient un parfum envoûtant au printemps. À la saison, des violettes sauvages parsemaient la pelouse. Planté à l'arrière de la maison, un grand pin parasol se penchait sur celle-ci pour la protéger du soleil. Des lauriers roses ornaient la façade sud. De la vigne vierge recouvrait le côté intérieur du mur d'enceinte. Deux cyprès florentins encadraient le portail en fer forgé de l'entrée. L'ensemble suscitait toujours l'admiration et l'envie de ceux qui découvraient en passant la propriété relativement isolée car située en limite de la zone habitée, et bordée de terres agricoles cultivées.

Ses grands-parents, agriculteurs, avaient opportunément vendu une grande partie des terrains qu'ils possédaient autour quand ceux-ci étaient devenus constructibles. Ils avaient ainsi amassé un joli pactole qu'ils avaient, avec toute leur sagesse paysanne, réinvesti dans de l'immobilier